Du tac au tac

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **73 (1934)**

Heft 48

PDF erstellt am: **29.03.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-226114

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle casse. Ceux qui ont usé leurs fonds de culottes sur les bancs du collège, du gymnase et de l'université, qui ont trimé pour devenir des latinistes, qui ont épluché le grec de l'alpha à l'oméga, qui ont tripatouillé des cadavres pour se familiariser avec l'anatomie, tous ceux-ci se sont émus de l'audace de Jean-Louis et de la pitrerie de gens soi-disant intelligents ; la Faculté porta plainte et Jean-Louis fut condamné à plusieurs amendes à diverses époques de sa vie.

En dépit des lois et règlements, Jean-Louis se considérant comme un bienfaiteur de l'humanité continua son métier de guérisseur et eut plus de succès que jamais ; même de très proches parents de médecins le consultèrent ; il fut appelé au chevet d'un préfet qui était *in extremis* et pour lequel il ne put rien malgré toute sa bonne volonté.

On peut dire de lui qu'il n'en envoya point dans l'autre monde, donc honneur à sa mémoire.

Du tac au tac. — Un dramaturge du siècle passé, portait à une artiste célèbre un exemplaire d'un de ses drames, relié en un superbe maroquin.

L'actrice était aux mains de son médecin.

L'esculape, d'un air à la fois méprisant et ironique demanda à l'écrivain :

— Alors ? vous faites des tragédies, jeune homme ?

— Eh oui !... Exactement comme vous, docteur. Seulement vous les faites relier en sapin.

BONNE REPONSE

UN jeune blanc-bec, se promenant à la campagne, en compagnie de sa fiancée, longe un champ de pommes de terre où un valet de ferme, appuyé sur son outil, prend un instant de repos. Le jeune citadin, voulant faire preuve d'esprit, lui dit :

— Alors, vous allez bientôt pouvoir les faucher.

Le valet, ayant jugé son interpellateur :

— On voit bien que vous n'êtes pas au courant des progrès en agriculture. Il y a beau temps qu'on ne les fauche plus. Par ici, on les « grûle ». C'est plus vite fait.



LA BEDZETTE

(Suite).

De temps à autre, à l'auberge du *Chamois,* le Conseil tenait séance. Les membres arrivaient l'un après l'autre, et puis ils s'asseyaient, gardant le chapeau sur la tête. Il y avait là Trembloz, aux yeux de pervenche, Vocat, le cabaretier guilleret, Louis-Antoine, avec ses joues plates de bonne jument fatiguée, Berlattaz, un grand sec, et enfin le président Bocat, l'homme représentatif, violent, souvent mené, sans qu'il s'en doutât, par plus rusé que lui... Et, en un recoin de la salle basse, dormaient les parapluies bleus entourés d'une flaque circulaire. Le poêle ronflait.

— Faudra pourtant voir pour cette Bedzette... dit, un soir, Trembloz.

— Oui ! continua Louis-Antoine. Elle n'est pas tant commode. Elle perd un peu la boule... Faudra trouver moyen de décrocher quelque chose qui lui aille... Ma foi, il n'y a plus de chèvres à mener.... Et on ne peut pourtant pas la nourrir toute l'année pour rien...

Alors, le président parla :

— J'ai déjà pris mes dispositions... Ceux de Villard cherchent une gardeuse de chèvres pour l'été... Ça serait une mesure de bonne administration que de leur passer la Bedzette... Ils offrent sept francs par mois...

— Sept francs par mois ?... s'exclama Berlattaz.

— Sept francs !... répéta Vocat.

— La commune y ferait du bon !.. souligna Trembloz.

— Seulement, jamais elle ne voudra quitter le village !... compléta Louis-Etienne de sa voix blanche chargée de sous-entendus.

— Oh ! je m'en charge !

C'était le président qui avait dit cela de sa belle voix militaire.

Un jour de printemps où les fleurs sortaient toutes ensemble de terre, le président prit le chemin qui menait chez la vieille, marchant bon pas, sans se soucier des premiers papillons qui voltigeaient, un peu étonnés. Déjà le toit de la Bedzette apparaissait, pareil au dos d'une vache couchée. Bocat préparait son discours. Il savait la vieille gourmande, imaginative... Il frappait juste. Il arrivait devant la porte verrouillée.

Hé !... La Bedzette !... appela-t-il sans trop de rudesse... Sais-tu ce que je viens te proposer ?.... Tu en as de la chance !... Une belle et bonne affaire !... De descendre dans le pays d'en-bas, à la plaine où c'est plein de fruits, de prunes, de pommes grosses plus du double des nôtres, et juteuses, et favorables aux vieilles dents. Ils les laissent perdre, ceux de Villard, tant ils en ont : les arbres les sèment sur les prés... Sais-tu qu'ils te réclament, par là-bas en bas, pour garder leurs chèvres ?... Bien nourri, bien logé...

Derrière le volet mal joint qui laissait entrer de longues raies de soleil, la Bedzette avala sa salive.

— Et sais-tu combien il y a de chèvres ?... continuait la voix tentatrice. Plus de trente... Un puissant troupeau... Il y en aura bien au moins une qui ressemblera à ta Boquillonne...

La Bedzette n'ouvrit pas, mais une voix sortit de derrière les volets, mi-triste, mi-confiante:

— C'est vrai qu'il y a des chèvres ?

— Trente !... affirma la voix, encourageante. On te mettra chez des braves gens qui te soigneront bien. Veux-tu y aller ?... Ils comptent sur toi.

— Peut-être bien !...

Trois jours après, non sans soupirs, la Bedzette quittait Montemagne en char à banc. Le président portait un chapeau à larges ailes, et le cheval brun trottait ferme sur la route blanche. La femme du boulanger et Madelon, la main devant les yeux, regardèrent s'éloigner, les épaules arrondies du président, et derrière, la silhouette intimidée de la Bedzette. Au tournant, ils disparurent.

— M'étonne, fit Madelon, si elle y veut rester ?...

Le grand silence ne répondit rien.

Villard était un village assis au pied de la montagne. D'un côté, des pentes desséchées, égratignées par la route qui montait en zig-zag; de l'autre, des champs plats comme une galette, des blés, des arbres fruitiers aux ombres lourdes.

Tôt levée, la Bedzette partait avec son troupeau du côté des pentes vêtues de noisetiers rabougris. On ne les revoyait plus jusqu'au soir. Ah ! ces chèvres de la plaine ne valaient pas celles de Montemagne ! C'étaient des bêtes à peine capricieuses, ni méchantes, ni bonnes, utilitaires en diable, et qui avaient des airs bêtes quand elles mangeaient. Les heures, au clocher, sonnaient lentement, et la Bedzette sentait son cœur se fondre d'ennui. Elle songeait à son chalet, à la Boquillonne, au beau temps... Elle songeait aux champs peuplés d'ombelles, à la mousse des clairières, au bruit du vent dans les sapins... Ah ! ce vent, ce vent de la montagne chargé de senteurs âpres, d'air vif, comme il dilatait les poumons !... Elle songeait aussi aux nuages arrondis, ourlés de lumière, qui glissaient lentement au-dessus des rochers...

Que lui importait les prunes qu'elle volait!... Ces fruits, avec leur goût d'ennui, étaient moins bons qu'une lampée d'eau claire bue à la source du torrent. Elle s'ennuyait !... Un chat qui rôdait souvent près du troupeau, un mistigris efflanqué, aux yeux mélancoliques, descendu comme elle de la montagne, sans doute, lui plut seul. Elle le caressait, Il faisait ronron.

Un beau matin, une des chèvres, qui gardait l'écurie depuis quelque temps, mit au monde une chevrette pas plus grande que ça, gris-rosé, déjà mutine. On voyait que, plus tard, elle serait rousse, maladroite, étonnée... Devant elle, la Bedzette sentit fondre son cœur: mais, cette fois, c'était d'amour.

— Qu'en voulez-vous faire ?... demanda-t-elle.

— Oh ! on a assez de chèvres par là, répondit le propriétaire. Et puis, les chèvres d'été, c'est pas tant bon !

— Combien me la vendriez-vous, quand je partirai, à la Toussaint ?...

Le cœur de la Bedzette battait fort. Le gros homme, jovial, la regarda :

— Dix francs... Ça vous va-t-il ?

Si ça lui allait !... Dès ce jour, les chèvres de Villard furent admirablement soignées. La Bedzette leur trouva des qualités ignorées. Elle leur découvrit des endroits feuillus, inclina, à portée de leurs babines frémissantes, des branches de coudrier, et les aima comme elle aurait aimé ses filles. Et autour d'une mère chèvre folâtrait une chevrette rousse, aux arrêts subits, aux gambades folles... La Bedzette se sentait chaud au cœur. Enfin, elle allait avoir dans la vie une responsabilité ; et cette pensée, à elle seule, fortifiait son esprit. Et puis, dans sa tête mal peignée, elle roulait des projets. Elle se ralliait aux étrangers, catégoriquement : elle s'ingéniait à leur indiquer les chemins, à leur nommer les montagnes, à leur offrir des fleurs cueillies au pied des roches chaudes ; ses réflexions, ses mots les faisaient rire, et ils lui donnaient facilement quelques sous, si facilement que ses poches pesaient lourd !

Alors elle se dit :

— La commune s'est cru de me liquider mes chèvres... On se vengera !... Je mènerai la mienne à la montagne, et je l'appellerai Boquillonne... J'aurai son lait, et puis du bon lait... J'ai mon chalet qu'ils ne peuvent pas m'enlever... Et en été on s'arrangera, avec les fleurs, les fraises, les framboises, à tirer aux étrangers l'argent qu'il me faut pour l'hiver... Les fraises, les fleurs ?... Oh ! on connaît les tout bons coins... Oui ! ils ne me peuvent plus rien.. tant pis pour eux ! Ils n'avaient qu'à me laisser mes chèvres !

L'automne venait. Les arbres se couvraient de rouille. Les colchiques montraient, dans les prés tondus ras, leur tête violette. La rosée jetait son manteau blanc, chaque jour plus épais, et suspendait aux toiles d'araignées abandonnées des goutelettes pareilles aux perles de grand prix.

(A suivre). *Benjamin Vallotton.*

Femme méfiante. — La maman. — Embrasses-tu toujours ton mari quand il arrive à la maison ?

— Certainement ! Comment pourrais-je savoir s'il a bu si je ne l'embrasse pas ?

Douleur. — De qui êtes-vous en deuil ?

— De personne. Mon second mari m'a beaucoup agacée, alors j'ai mis le deuil de mon premier mari.

DODILLE
LE CHEMISIER DE LAUSANNE
HALDIMAND, 11
DES PRIX ABORDABLES
DANS UN CADRE CHIC

Timbres-poste pour collections
M. Suter, 9, r. Pichard Tél. 34.366 Lausanne
Catalogue Yvert 1935 à 9 fr.
Zumstein 1935 à 3 fr. 75
Albums Yvert dernières éditions.

Mais oui !...
Au lieu de chercher loin
Des apéros malsains...
Essayez aujourd'hui
Un « DIABLERETS » cassis.

Pour la redaction : J. Bron, édit.
Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.